

La Lettre

DE LA FEDEPSY

#10 - JUILLET/AOÛT 2022

Jean-Richard FREYMANN

Acheminement vers une nouvelle
définition du « PASSEUR »

ÉDITORIAL .2

Myriam RIEGERT

Transfert(s) et Rencontre(s)

Martin ROTH

Espace-temps analytique : échos de
l'École

ÉCHOS DES JOURNÉES DE L'EPS .4

Cyrielle WEISGERBER

Variations sur l'inspiration

BILLET D'OÙ ? .7

Marie-France SCHAEFER-GASNIER

Le monde est-il fou ?

DE LA PRATIQUE À L'ÉCRIT .9

Dimitri LORRAIN

Apports de la psychanalyse créative

PRISE DE POSITION .14

Hervé GISIE

Mathématiques \diamond Psychanalyse
Une invitation au travail

Patrick GAUTHIER-LAFAYE

Présentation de son livre coécrit avec
Alain Connes *"À l'ombre de Grothendieck
et de Lacan. Un topos sur l'inconscient"*

ENTRELACS .18

Infos de rentrée

Nouveau cycle du DU

ACTIVITÉS .24



Par Jean-Richard FREYMANN, Président de la FEDEPSY

« Jus ou Sauce¹ »

Acheminement vers une nouvelle définition du « PASSEUR »

Peut-on oser parler positivement d'un groupe de psychanalystes ? Ce n'est pas à la mode ! En cette ère des thérapeutiques brèves et nouvelles, comment aborder la lenteur du devenir du psychanalyste et sa lente formation ?

Les réseaux sociaux autorisent-ils à aborder ces sentiers escarpés où le sujet de l'inconscient se constitue ? Comment ça ? Le sujet n'est-il pas cet être déjà constitué ? Un être consolidé ? Un individu prêt pour la « servitude volontaire » ?

Il est déjà fatiguant de lire, alors en plus écouter, voire entendre... Ce n'est pas une sinécure. Quel beau signifiant ! Ce d'autant plus qu'une cure nécessite bien du temps.

Changeons de cap !

Une rencontre d'analystes a eu pour effet d'échanger autour de l'objet de la psychanalyse. Cela s'appelait « acheminement vers le 2^e témoignage ». À y perdre ses « testis ».

Chacun a pu circuler dans une ronde autour de la dialectique entre le singulier et le collectif, voire le groupal et le particulier.

Qu'est-ce à dire ? Que ce symptôme (au moins, ou sinthome... à voir) du devenir analyste soit mis sur le chantier.

Devenir analyste, c'est au moins permettre de « s'identifier » au discours de l'analyste. De pouvoir lâcher sur sa petite « historiote », d'abandonner la *Durcharbeitung* (en cours ou pas) et de jeter un regard – avec une coupe projective – sur sa destinée et sur son chemin caillouteux. Un petit coup de « *Mehr Licht* » comme le disait Goethe.

Alors on mesure des : « Que serais-je sans toi ? » ou « Que serais-je sans toit ? »

- « Par quel objet es-tu animé ? »
- « Quelles angoisses nous étreignent ? »
- « Comment suis-je sorti de la répétition ? »
- « Pourquoi l'amour de la théorie ? »
- « Peut-on se remettre de la passion ? » ou « Peut-on se “re-maître” de pas si on ? »
- « Comment sortir de la cage dorée ou argentée... de la cure analytique ? »

Je pourrais multiplier les interrogations mais elles ont été vécues et sont vivantes.

Une fois n'est pas coutume, nous n'avons pas cédé à l'enregistrement et nous attendons de l'écriture.

La conclusion est que le « *Che Vuoi* » ne s'adresse pas seulement aux anciens d'une autre génération mais s'adresse justement aux générations à venir.

Cette génération qui suit le senior s'adresse au(x) second(s) de cordée qui fonctionne(nt) comme passeur(s), et celui qui demande une reconnaissance se retrouve dans la position du PASSANT (avec soucis ?).

Que serais-je sans TOIT ? Dans un ailleurs c'est là qu'intervient le lieu de l'Agora. Une sorte de cartel géant qui varie à l'infini. Ma théorie de « sociologie analytique » est la suivante : faute de discours du maître, il va s'agir, pour les leaders, de s'adresser à une « foule » différenciée. Il ne sera pas possible analytiquement au senior de s'adresser directement à l'élève ou à l'esclave.

¹ Voir P. Roth (2017), Pourquoi écrire ? (Why Write ?), de Philip Roth, traduit de l'anglais (États-Unis) par Lazare Bitoun, Michel et Philippe Jaworski et Josée Kamoun, Gallimard, coll. « Folio », 2019.

Mais les leaderships ont besoin d'une génération intermédiaire pour faire circuler la parole. Et de fait cette génération intermédiaire fait fonction de PASSEUR.

Voilà, le mot est lâché quand les messagers sont ainsi de retour.

Nous disions que le « désir de l'analyste » ne fait *pas que se dire*, il doit se signifier. Et c'est la fonction du passeur, avec le risque de ne pas reconnaître le message initial. Cette fonction de passeur est à redéfinir, même si elle est très présente dans « la proposition d'Octobre 1967 » de Lacan. C'est peut-être le passeur qui introduit le point de perspective... du tableau clinique psychanalytique.

Ce qui est à reprendre dans la « logique pulsionnelle » que nous aborderons l'an prochain.

Le passeur permet la métamorphose du message initial : pour une longue traversée des mots, en travers d'un sujet en constitution. Et il faut en avoir peur parce que les pas de la « métamorphose corporelle » peuvent être présents ou en devenir. J'oppose là la métamorphose de la psyché à celle du corps.

À cet endroit la question devient « Sinthomale » dans sa concaténation. Chaque traversée a un prix et pourquoi pas l'effet du témoignage, même s'il apparaît direct. Comment allons-nous nous réveiller ? (voir *La métamorphose* de Kafka²).

Par ailleurs la fonction de l'Agora est-elle de créer du grand Autre barré ?

Qu'est-ce à dire ? Que la question de l'Adresse n'est pas secondaire, elle est en saccade. Ainsi il faut un lieu du code troué pour que la parole puisse se constituer. Chemin faisant, le symptôme

perd de son acuité et l'on voit apparaître du « Sinthome » ; quel est ce 4^e rond de ficelle qui n'est ni R, ni S, ni I mais une émergence nouvelle qui peut nous combler du côté de la sublimation, mais pas seulement, une création dans le répétitif. Une cinétique nouvelle qui peut alors créer de « l'Ego » et souvent « *Ego sum pauper* » (L'Ego est pauvre) mais qui nécessite un mouvement, une cinétique, un essai répétitif.

De tous ceux qu'on a oubliés – pris dans l'éternel départ –, nous attendons parfois un témoignage dans notre solitude d'analyste ; si déjà vous l'avez traversée... ce qui renvoie, d'après Jean Clavreul, à la « solitude de l'infantile³ ».

Alors, à ceux qui participent à la ronde de la FEDEPSY, merci d'avoir donné du sens à la question du lien social nouveau qui fait la nique au langage ambiant.

À la manière de Philip Roth, on pourrait se questionner « Jus ou Sauce ?⁴ ». Selon mon ressenti il s'agit bien du « pur jus » singulier, à savoir, un temps d'arrêt du cheminement dans le champ analytique. Quant à la sauce, elle est prévisible. Celui ou celle qui a pris le risque de s'y essayer (par un témoignage) ne se retrouve pas dans la même configuration avant et après. C'est ce que l'on appelle un « moment analytique ». Faisons un parallèle dans la dialectique symptôme/sinthome en utilisant les propos de Philip Roth... : « ... il n'est pas totalement inhabituel de voir se produire dans le monde réel des choses que l'on a couchées sur le papier uniquement de manière imaginaire. »

Et il a arrêté... d'écrire !

² F. Kafka (1915), *La Métamorphose*, Gallimard, coll. « folio », 2000.

³ J. Clavreul, *L'homme qui marche sous la pluie*, Odile Jacob, 2007 ; et *L'ordre médical*, Seuil, 1978.

⁴ « Dans ce texte « jus ou sauce » Philip Roth se trouve dans un restaurant de Chicago à côté d'un cuisinier qui n'arrête pas de répéter « jus ou sauce » à tous les clients pour accompagner leur steak. C'est là qu'il trouve une feuille de papier sur laquelle il y a une liste de 19 phrases, en réalité, les premières phrases de tous ses livres à venir. P. Roth, *Pourquoi écrire ?*, op. cit., p. 448.

En juin 2022 se sont tenues deux journées d'étude de l'Ecole Psychanalytique de Strasbourg sur la question des premier et deuxième témoignages, et de l'(a)cheminement vers le deuxième témoignage.

Myriam Riegert et Martin Roth retracent quelques-unes des pistes de réflexions qui y ont été discutées.

Par Myriam Riegert

Transfert(s) et Rencontre(s)

Au décours des journées de l'EPS de juin 2022, cadre de prises de parole sur les effets du premier témoignage et vers le deuxième témoignage, je propose d'y revenir déjà un peu autrement.

Il y a le cheminement de l'analyse personnelle et de la supervision. Si la question de l'analyse personnelle rejoint « la découverte de l'inconscient freudien à partir de son expérience singulière » ce que nous propose Jean-Richard Freymann comme formulation pour le premier témoignage, la question de la supervision, ou de l'analyse de contrôle, me paraît avoir un rapport plus direct encore avec cet acheminement vers le devenir analyste. Dans ce transfert, dans le fait de se rendre en analyse de contrôle, d'y évoquer tel ou tel analysant, telle ou telle séance, d'y reprendre un cheminement de début de cure, un accroc, d'y saisir une surdité, il y a quelque chose qui se met à fonctionner permettant de se déprendre de l'angoisse – telle qu'elle peut émerger chez l'écouter. C'est quelque chose de compliqué de mon point de vue, qui a à voir avec ce cheminement, de pouvoir repérer les rouages du contre-transfert, de l'angoisse notamment parfois ou bien d'autres affects dans le contre-transfert, de s'en déprendre vers la *neutralité*. Si l'analyse de contrôle est essentielle pour l'écoute en neutralité dite bienveillante, elle est essentielle aussi pour se débrouiller avec la question de l'agressivité, et de ses formes fréquentes en consultation. Dans une des premières séances du séminaire de JRF cette année, cette question avait été abordée, discutée par Martin Roth en particulier, comme

spécificité de l'analyse de pouvoir se débrouiller avec l'agressivité. Elle est essentielle encore à l'émergence de trouvailles pour remettre en mouvement, faire circuler à nouveau, les pensées et la parole, là où elles se trouvent entravées ou empêchées.

Il y a - nous l'avons discuté - ce qui émerge dans ces prises de paroles et les retours et échanges qui y font suite, dans l'instant et par la suite, au sein d'un groupe analytique, constitué ici de postulants aux témoignages et d'analystes de l'EPS. Ces émergences et ces échos témoignent d'un transfert de travail. Chacun peut dire quelque chose de là où il en est, dans un groupe, du fait que chacun soit pris individuellement dans un certain rapport à l'Autre. Il y a quelque chose qui passe de l'individuel au collectif, chacun étant concerné par un transfert sur grand Autre barré, condition rendant possible au niveau collectif un transfert sur Autre barré, c'est-à-dire un transfert de travail.

On voit là se décliner les enjeux transférentiels, et ceci fait, cela ouvre de nouvelles réflexions sur les modalités de relations à l'autre et plus spécifiquement de repenser ou de penser autrement ou de porter autrement attention aux rencontres, aux effets de rencontre, et de s'y prêter. Veiller aux effets (subjectivants) de la rencontre, veiller à ce que cela induit comme découverte (de soi, de l'autre, du monde), comme changement, transformation, production de significations nouvelles. C'est encore la question de l'inventivité, notre inventivité.

Espace-temps analytique : échos de l'École

L'agora de l'école est un lieu de fructueuses discussions. C'est même un espace de débat. Non pas au sens à la mode, médiatique, où chacun a un avis radical qui entraîne une guerre stérile mais jouissive pour le public. Mais au sens d'éviter de se battre physiquement et cela par l'échange verbal, l'élaboration à plusieurs. Ce débat permet à chacun d'en sortir avec un plus grand discernement de sa position singulière qui le distingue de l'autre. En cela, il y a débat analytique !

Une autre fonction de l'agora renvoie à une étymologie lointaine : le tribunal. Tribunal particulier où le juge n'attribue pas une sentence, mais permet un jugement d'existence. L'agora devient cet espace où le vide central participe à la transmission d'une parole qui rencontre l'écoute d'une assemblée. L'Autre surgit silencieusement de l'espace tiers, il fait résonner le discours qui s'énonce et se constitue dans le même mouvement. L'Autre murmure à l'oreille de l'inconscient du témoinant son propre message. Il y a en cela jugement. Non pas jugement surmoïque, moral, culpabilisant. Non, c'est justement le propre de l'agora de ne pas précipiter une parole dans son rabattement sur un jugement moral mais bien

de faire entendre ce moment en amont, que la précipitation tente d'éviter : ce temps du jugement symbolique d'existence, où le sujet entend sa question. Voilà une caractéristique du débat analytique : le commentaire fait par un analyste suite à un témoignage ou une prise de parole, n'est pas à entendre comme une remise en question de l'individu mais bien comme une mise en question du sujet. Il est appelé à répondre symboliquement sur sa position et non imaginativement sur sa représentation. Lorsque ces deux dimensions sont confondues, rabattues l'une sur l'autre, l'individu prend le commentaire moïquement. C'est le début de la plainte, ressentiment, bouderie ! La chose analytique est si fragile, préservons la !

Lors de nos dernières journées d'études à propos du second témoignage, j'ai été saisi par le subtil mélange de prise de parole intime et sérieuse sans emprise du grave ni du sérieux. L'expression singulière amenait une élaboration collective. Les postulants ont permis aux questions d'école d'avancer. Il y avait comme un air de pousser à témoigner si entraînant que je me suis laissé aller à parler de ma fin de cure ! Fin de cure qui ne m'apparaît pas comme fin d'analyse, mais qui

témoigne de l'épuisement d'un transfert. Si la psychothérapie opère par la catharsis du nœud symptomatique, l'analyse grignote la répétition dans et du transfert. L'épuisement du transfert dans mon cas s'est présenté comme un désinvestissement soudain, imprévu, dénotant avec mes habitudes, de la relation à l'analyste. Perdure simplement l'étonnement de la disparition d'une attente qui m'accrochait aux séances, ainsi qu'un sentiment de solitude : il n'y a plus d'Autre incarné.

Quel rapport entretient, en fin de cure, la répétition du transfert avec la résistance de l'analyste ?

Ces journées d'études ont également amené l'impression que nous devons redéfinir ce qui fait repère théorique dans les témoignages. Evidemment en s'appuyant sur la tradition et sur ce qui a été élaboré jusque-là mais également en réinventant une pratique à partir de la période dans laquelle nous vivons. Les préparations au second témoignage ont toutes été enseignantes dans cette voie. La pratique nous devance. À l'instar de l'interprétation qui jaillit, surprend et dépasse la compréhension immédiate. L'après-coup, l'affaire de l'école, essai de recevoir cet enseignement en

le théorisant. Le témoignage, lui, surpasse le sens prévu. Il apporte à l'école un nouveau savoir qu'il s'agit

d'entendre. Il peut donc également chambouler ce que nous pensions savoir. Te laisseras-tu surprendre ?

Qu'est-ce qui rassemble une communauté d'analystes ? Quel est ce désir ? En ce qui me concerne il y a un désir de recherche et un désir de surprise. L'étonnement de la chose analytique ! Quel est pour toi l'objet analytique ? Un halo symbolique entoure l'assemblée d'analystes et donne une forme au goût de la découverte. Découverte pulsionnelle pourrais-je dire, qui renaît de ses cendres. La surprise également du surgissement imprévu des effets de l'inconscient au décours d'un mot, d'une phrase, d'une tonalité, d'un silence. Surpris par le désir ! Ce désir au sein de l'agora se rencontre à la croisée de la parole et de l'écoute. L'autre est donc nécessaire. L'inconscient c'est le social, à condition qu'il y ait des analystes qui l'entendent. Comment qualifier ce lien qui réunit les analystes d'une école ?

Variations sur l'inspiration

Journal 1

Les mots ne reviennent jamais tout à fait identiques. Une ou deux phrases se sont dessinées dans mon esprit, hier, avant-hier, je ne sais plus, des phrases à écrire, n'ai pas écrit de suite, pas le temps, pas le courage, ou il était tard, je me rappellerai les mots — les mots ne reviennent pas. Peut-être est-ce à les chercher qu'ils ne reviennent pas. Arrêter de chercher.

Tant de paroles. Tant d'écrits. À quoi reconnaître un « texte », une « écriture » ? Un de ces textes qu'on lit encore, un demi-millénaire plus tard. Qu'ont-ils de particulier, ces textes d'il y a mille ou deux cents ans, qui nous touchent encore ?

Et tout l'intérêt qu'un humain peut avoir pour des mots, pour des histoires. La soif de mots. Si le corps n'est pas approvisionné en eau, son degré d'hydratation baisse et il meurt. Si l'humain n'est pas abreuvé de mots, que se passe-t-il ?

Il y a cette différence radicale

— lorsque j'essaie d'exprimer une idée, cherche à construire des phrases — je déteste cela, ne le supporte plus, aversion viscérale

— lorsqu'une phrase se tisse, et je l'écris sans la connaître avant de l'avoir tracée. Seules ces phrases « méritent » d'être écrites — non, *je* n'aime écrire que ces phrases. À mon sens seules ces phrases sont de l'écriture — le reste est rédaction, disons, pour marquer la différence de jalons de mots.

Journal 2

Pourquoi chercher à dire ? Qu'est-ce que ce « besoin » de dire ?

Pourquoi ne me suffit-il pas de vivre, de ressentir que je suis vivante, pourquoi la nécessité d'en écrire quelque chose ?

Longtemps je n'ai pas senti que j'étais vivante — parce que je cherchais à l'écrire ?

Ou au contraire — écrire le vivant à défaut de pouvoir l'être ?

Jour 3

Je suis assise. Je suis assise, sur le bois de la terrasse, au soleil du matin, dans le vent tourbillonnant, reste d'orage de la nuit.

J'essaie de penser — comment penser lorsqu'on a une vague idée de ce qu'est la pensée — château de cartes illusoire, chimériques, hallucinées... — et le prodige parfois du pont-levis d'un château, ouvert et touchant le pont-levis d'un autre château... — parfois, un instant, avant que les cartes illusoire ne s'effondrent, et disparaissent.

Comment penser — poser les unes sur les autres des cartes hallucinées... comment supporter de le faire en sachant à peu près ce que l'on fait ?

Le faire, parce que d'un pont-levis à l'autre, parfois...

Je suis assise, à même le bois de la terrasse, au soleil du matin, dans le vent tourbillonnant — peu de cartes tiennent.

Je sais à peu près que je ne peux pas dire que je sais quelque chose — de la vie (humaine), je veux dire, du vivant (humain), toutes les connaissances autres et diverses je m'en fiche. Souvent démunie, de ne pouvoir savoir la vie, de ne pouvoir saisir le vivant dans des mots, des idées. À quoi bon parler, alors, et de quoi ?

Parfois je ne peux plus même lire ni écouter les cathédrales de mots des autres. Sentiment d'errance, l'errance du fétu de paille agité en tous sens par le vent tourbillonnant.

Non, assise ce matin, à même le bois de la terrasse. Quelque chose m'assied, m'ancre. Je ne peux pas dire que je sais quelque chose de la vie — je peux parler tout de même.

De penser la vie, d'être dans la vie, de l'expérimenter, de vivre et de penser, donne à l'humain quelque chose à en dire, de la vie.

Il n'est pas simple de le dire : il y faut de la poésie.

Retour à ma question d'il y a deux jours : pourquoi certains écrits d'il y a mille ou deux cents ans nous touchent-ils encore ? Ils recèlent des fragments de cela : de ce que vivre et penser donne à dire à l'humain.

Ces considérations semblent ne concerner que l'inspiration « littéraire » : en quoi concerneraient-elles l'analyste ?

L'analyste s'occupe du même vivant, essaie d'en comprendre quelque chose, de pouvoir en formuler quelque chose, pour pouvoir l'entendre, cet humain-là qui vient lui parler. Lorsqu'il en entend quelque chose, parfois, c'est de la même manière et par le même procédé : à vivre et penser, cela lui donne à entendre quelque chose de ce que vivre et penser donne à dire à celui qui parle.

« Entendre », pour peu qu'il soit analyste — désencombré un peu dans son rapport à ses propres symptômes, et animé d'un « désir de l'analyste » — le désir d'entendre ce que vivre et penser donne à dire à celui qui parle ?...

Par Marie-France Schaefer

Cet article entre en dialogue et résonance avec un texte de Cristina C. Burckas, « *Psychanalyse et transgenre* », qui est en ligne sur le site fedepsy.org dans la rubrique *Entrelacs*.

Le monde est-il fou ?

Le monde est-il fou ?

C'est la question que je me suis posée vendredi dernier après avoir écouté mes patients.

Les psys entendent des histoires qui semblent invraisemblables mais ma dernière patiente lâche à la fin de la séance que son fils est devenu une fille et que sa fille se prépare à devenir garçon. J'ai deux patients adolescents en thérapie qui sont en cours de transformation. J'avoue avoir du mal à écouter « cela ».

Je me console en me disant que cela doit être pire en psychiatrie, ce que l'on peut entendre « du Monde ». Une de mes stagiaires, lorsque je travaillais en milieu scolaire près de la prison, m'avait dit qu'elle trouvait que les scénarios des films étaient exagérés mais que la réalité qu'elle avait entendue étaient encore bien pire que dans les films.

Quand même... Parmi toutes ces « folies », il y en a une qui m'interroge, me touche au-delà des autres. Ce sont les enfants, les adolescents qui se livrent à la médecine pour changer de sexe.

Une écoute ouverte devant un discours insupportable, est-ce possible ?

J'entends les paroles de mon superviseur : « Écouter le sujet qui parle et ne pas entendre "le moi" qui réagit, mettre en mot l'affect qui sort à l'état pur, entendre l'altérité, ne pas généraliser, il n'y a pas "les transgenres", mais un sujet devant moi. » « Permettre que le discours puisse s'élaborer, passer du pulsionnel au symbolique »

Je lis : « *Entendre le symptôme, permettre une*

élaboration où la vie psychique se construit et donner le temps aux réalités internes et externes de se préciser et de s'articuler » (Marianne du 5/01/2021 Collectif de pédo-psychiatres).

Le symptôme de notre société ?

Si ce symptôme était le symptôme de notre société, comme l'hystérie à l'époque viennoise de Freud, que nous dirait-il ?

Films, romans, essais sur la question des genres sont nombreux et intéressants. J'en avale l'un après l'autre, découvrant que le sujet n'est pas nouveau du tout. Il s'est banalisé ces derniers temps et les patients arrivent avec cette problématique en thérapie, « même dans mon cabinet ». J'ai ma réflexion personnelle issue de ce que j'entends et je lis.

Le choix de vivre

Tous les enfants qui naissent actuellement sont désirés (ou presque). Les enfants que les parents ont choisi de faire naître le savent. Ils savent que leur arrivée sur terre est voulue, choisie, parfois forcée (par les PMA et autres techniques médicales).

Les générations d'avant la contraception entendaient souvent des commentaires qui mettaient en doute leur bienvenue sur terre (on était « un accident », une « surprise » ou autre chose, pas toujours sympathique...).

J'ai lu un jour que Françoise Dolto aurait dit que les enfants décidaient de naître. Certains ont pu le regretter. On les a choisis, ils n'ont pas choisi de vivre, c'est ce qu'ils disent.

Le mensonge

Les enfants d'aujourd'hui sont photographiés avant même de voir le jour, filmés, affichés sur « la toile », ils sont admirés pour ce qu'ils doivent être après tant de désir parental. Ils ont besoin d'être regardés, admirés à l'infini mais pas pour une image du corps qu'ils auraient choisi eux-mêmes. Et ils se plaignent d'être regardés.

Ils rêvent tous de choisir eux-mêmes leur destin. On (parents, école, médias, réseaux sociaux) leur fait un grand mensonge en leur disant de choisir ce qu'ils veulent devenir. « Être soi-même » « *Tu es ici, la vie existe et l'identité. Le spectacle de la vie commence et tu peux y apporter ta rime* » Citation de Whitman dans le film *Le cercle des poètes disparus* visionné et commenté en classe d'un de mes patients.

« ça rime à quoi ? Quand on a 14 ou 15 ans, et qu'on a si peu de responsabilités, qu'on est dépendant matériellement et qu'on a tant de discours suggérant une autonomie impossible et un chemin prévu d'avance. Une mère me disait que si son enfant voulait changer de sexe, elle l'accepterait, mais ne pouvait pas accepter son échec scolaire...

« Je n'ai pas choisi de naître, et puisqu'il faut choisir sa vie pour être comblé, heureux, je peux choisir de me suicider, de maigrir à l'extrême, de grossir, de façonner mon corps par le sport, la musculation, de me droguer, m'alcooliser, de changer de sexe ».

Si certains des enfants aujourd'hui n'ont pas choisi de naître, on a choisi pour eux. Ils souhaitent s'auto-engendrer avec l'aide de la médecine. Serait-ce une tentative de réponse inconsciente, agie au lieu d'être parlée, au non-choix de vivre ? Ce non-choix qu'ils ressentent comme une injustice. Puisqu'« on » leur dit que si on choisit soi-même, on sera heureux, comblé. Quel mensonge !

Le prénom

Choisir de changer son prénom, se faire appeler autrement que sur ses documents officiels a toujours existé. Le nom, le prénom a été aussi choisi par ses parents avec un projet, une intention plus ou moins consciente. Imposer un prénom d'un autre sexe que le sien aux représentants de l'autorité, vouloir l'officialiser sur ses papiers d'identité, c'est nouveau.

Ma patiente me reprochait d'avoir oublié ce que je savais, c'est-à-dire qu'elle était une fille. Elle me reprochait de ne pas la respecter dans son choix d'être considérée comme un garçon quand j'utilisais le féminin pour m'adresser à elle. Respecter quoi ? La nature, le nom officiel, ou la volonté d'un enfant ? Comment puis-je oublier qu'« il » est une fille puisque je le sais. Comment utiliser la grammaire qu'« il » m'impose. J'imagine le désarroi des parents dans le quotidien, plus long que la séance de thérapie, la confusion des professeurs. Pour l'un(e) d'eux (elles), je ne connaissais que le prénom imposé par elle. Le père m'a révélé fortuitement le nom de naissance et cela a changé mon regard et j'ai lutté encore plus pour utiliser le genre souhaité (est-ce qu'il le faut ?)

Et pourtant, ce n'était pas un caprice. « Ce n'est pas un choix, c'est une évidence que je ressens dans mon corps » me dit le patient. C'est un symptôme : « Ce serait plus confortable de vivre avec le corps de ma naissance » dit-elle. Cependant la transformation réelle par opération chirurgicale sera un choix...

Irréversible ?

C'est difficile d'être confronté à l'anorexie. Même si le danger de mort est grand, il existe cependant l'espoir de la réversibilité.

Durant ma formation, j'ai participé à un groupe

clinique. Un collègue du groupe travaillait dans un service spécialisé dans les problématiques sexuées et sexuelles d'un hôpital à Francfort-sur-le-Main. Il nous rapportait les problématiques des transgenres ou d'hermaphrodites. J'ai entendu plusieurs cas de personnes opérées qui regrettaient leur transformation, devenaient gravement dépressives, suicidaires ou décompensaient en psychose.

Qu'il y ait aussi des personnes soulagées et heureuses de la transformation, je veux bien l'admettre. Mais à 16 ans, l'âge prévu par la loi française pour autoriser les traitements, le jeune est-il conscient de devenir un patient à vie ? « Il est douteux qu'un enfant de 14 ou 15 ans puisse comprendre et peser les risques et les conséquences à long terme de l'administration de bloqueur de puberté » (*La fabrique de l'enfant transgenre*, Caroline Éliacheff, Céline Masson p.79).

Une réalité est que la transformation est irréversible et que, en tant que thérapeute, si j'accompagne le patient dans son choix, est-ce que je l'approuve ? Est-ce qu'il peut me reprocher plus tard de l'avoir encouragé ? Des psychologues ont été traduits en justice (cas Kera Bell cité dans *La fabrique de l'enfant transgenre*). C'est une problématique que je rencontre dans les thérapies d'enfants : celui qui ment pour exister hors du carcan familial, celui qui vole parce qu'il n'a pas d'autre choix pour être accepté parmi ses pairs, est-ce que je les approuve en les écoutant ? Je les « pousse à penser », à parler de leurs actes. Mais quand la décision de l'acte est irréversible pour un enfant, rester neutre est impossible pour moi.

Colette Chiland, dans *Changer de sexe, illusion et réalité*, propose, sans encourager, sans fermer le discours, de pousser à l'expression, à la subjectivité, de ne pas influencer, de soutenir alors que l'idée est révoltante. Il faut savoir accueillir le pire et ne pas en avoir peur. Il faut les aider à voir clair

en eux-mêmes et ne pas essayer de persuader de renoncer. Elle appelle cela « La maladie infantile du psychanalyste » (p.27).

Colère

La dernière séance d'une patiente de 15 ans s'est terminée après deux années intenses en thérapie, dans la colère. Elle est fâchée contre moi, contre elle-même. Elle avait manqué la dernière séance car elle n'avait pas envie de me le dire. Elle est de plus en plus consciente que si elle se fait opérer et prend des hormones, elle ne sera jamais « un vrai homme », elle ne sera jamais comblée, satisfaite. Elle dit qu'elle sera « handicapée » dans le futur pour sa vie amoureuse, relationnelle, qu'elle ne pourra pas aller à la piscine alors qu'elle aime nager.

Les séances qui l'ont aidée ne servent plus à rien maintenant dit-elle. Elles ne font qu'accentuer sa douleur. « Je suis déçue de vous, je suis déçue de moi ». Elle demande l'adresse d'un psychiatre pour obtenir des antidépresseurs. L'abandon de ce projet la laisserait dans un vide insupportable. Je n'ai pas de nouvelles pour le moment.

Je pense qu'elle se met à penser et que ça fait très mal. Je sais qu'elle est retournée à l'école, qu'un symptôme très handicapant qui se surajoutait à maintenant disparu, qu'elle a de nouveaux amis, qu'elle fait du sport et dessine beaucoup.

Abandon ?

Les parents ont compris qu'il ne fallait pas être trop insistants avec leurs enfants, qu'il ne fallait pas « faire pression », qu'il faut leur faire confiance. J'entends mes patients dire qu'après avoir été contrôlés, ils se sentent abandonnés dans leur chambre devant l'écran... C'est ce qu'ils disent.

J'entends aussi que les parents emmènent leurs enfants en voyage, leur cherche une école adaptée, les conduisent parfois très loin pour rencontrer des

amis. Ils se démènent. « L'adolescent suicidaire, un persécuteur qui s'ignore » (Un chapitre du livre *L'énigme du suicide à l'adolescence* », A. Birraux, D. Lauru). On peut écrire la même chose pour les adolescents « trans ».

« Des interrogations se retournent contre les parents transformés en enquêteurs obsédés par leur propre responsabilité... Plus l'adolescent suicidaire prétend s'appartenir et pouvoir décider seul de son corps, plus il est pris à son corps défendant dans les rets d'une dépendance à l'autre qui lui donne le sentiment de non-exister... Ils cherchent en réalité à s'affirmer aux dépens des leurs, en forçant ces derniers à les faire revivre ou survivre dans la douleur et la culpabilité. »

Changer de sexe serait tuer une face de soi-même pour la transformer ? Je vais perdre ma petite fille » disait une mère.

Lâcher l'enfant, ce n'est pas l'abandonner.

Confusion identitaire

« Qui suis-je, qui puis-je choisir d'être ? » me dit-elle. Les parents sont de deux cultures, langues, religions différentes pour l'un de mes patients ; pour l'autre c'est la garde alternée dans deux mondes incompatibles. Les nouveaux prénoms choisis ne s'accordent pas du tout avec les mondes des parents.

Dans la littérature, les jeunes décident de garder le début de leur prénom de naissance (*Où vivaient les gens heureux*, Joyce Maynard 2021 ; *Middlesex*, Jeffrey Eugenides 2001), c'est plus facile pour l'entourage. D'une certaine manière, plus respectueux.

Le thème de la coupe de cheveux est souvent abordé. Commencer par là, pour se sentir autre .

« Le coiffeur déclara : "Et voilà le travail". J'ouvris les yeux. Et dans le miroir, je ne me vis pas. Ce n'était plus la Mona Lisa au sourire énigmatique.

Plus la fille timide avec ses cheveux ébouriffés dans la visage » (Middlesex p.566 éd. Point,)

Changer sa voix, c'est plus difficile. Elle est vexée d'entendre sa propre voix, elle ne veut plus qu'on lui dise « Au revoir Mademoiselle ».

Bizarre

Le sentiment d'être « à part », renforcé par les commentaires de l'entourage, par des jeux d'enfants cruels, du harcèlement en cour de récréation est très précoce.

Les enfants de la classe l'avaient traité de « bizarre », cela revenait très souvent dans ses récits. J'ai découvert que le mot « *Queer* » est en fait la traduction du mot « bizarre » (définition : Personne dont l'orientation ou l'identité sexuelle ne correspond pas aux modèles dominants). Est-ce qu'elle a fini par se conformer à ce qu'on disait d'elle en cour de récréation ?

Les théories, les lectures comme écran à l'écoute ?

Se gaver de lectures pour comprendre, s'informer sur le phénomène qui semble tellement étrange. Est-ce une bonne manière de supporter l'écoute insupportable ? Je ressens souvent un brouillage.

Ne pas avoir d'opinion au moment de l'écoute, pas de représentation. Mon superviseur me rappelle ce que dit Lacan : « Le psychanalyste a horreur de son acte. » Je supporte le rôle d'être l'objet de la demande, la cause du désir, l'objet a.

« À cause de cette impasse, nous avons une profonde compassion pour eux. Le monde imaginaire dans lequel ces êtres en souffrance vivent avant comme après la chirurgie de changement de sexe, fait d'eux des êtres irréels dans un monde irréel » (Georgina Turtle Somerset, citée par Colette Chiland).

Résister à la compassion...

Être humain

Ce qu'il, elle veut atteindre dans son corps, c'est une idée de la perfection, qui ne sera jamais atteinte, qui ne comblera pas le manque sidéral. Il y aura toujours un sentiment d'incomplétude et toujours de la souffrance. La recherche d'un absolu ronge. (Marianne Chaillan *Où est donc le bonheur ?*) Être humain, c'est le savoir et vivre avec.

Les humains ne sont jamais certains que les choix qu'ils ont faits sont justes et personne ne les applaudira et il y aura toujours des jugements. Vivre avec...

Avec le temps...

Dans son roman *L'Événement*, Annie Ernaux décrit le calvaire de la jeune femme qui est seule devant son avortement illégal. Elle rencontre plusieurs professionnels de santé qui refusent de l'aider, ou l'aident mais pas jusqu'au bout du processus. Elle est maltraitée, commentée, réprimandée. C'est facile pour nous, lecteurs de notre temps de juger ces professionnels. Ils ne voulaient pas se mettre hors la loi pour les uns, mais pour d'autres il y avait une impossibilité d'agir contre leurs opinions, leurs valeurs. À l'époque (et encore maintenant dans d'autres pays que le nôtre, le sujet revient même aux USA), l'avortement était un meurtre.

À l'époque, « on » pensait autrement. Y aura-t-il une autre époque où le changement de sexe sera banalisé ? Et où je pourrais être libérée de mes questions existentielles ?

De toute manière, si la transformation n'est pas possible « chez nous », la personne déterminée trouvera un endroit où c'est possible. Les lycéennes de ma génération allaient en Angleterre se faire avorter.

Écouter

Écouter quand même, pousser à penser et penser moi-même, respecter.

Bibliographie

A. Birraux ; D. Larru, *L'énigme du suicide à l'adolescence*, Albin Michel, 2012.

J. Butler, *Défaire le genre*, Ed. Amsterdam, 2006.

M. Chaillan, *Où donc est le bonheur ?*, Équateurs, 2021.

C. Chiland, *Changer de sexe, illusions et réalité*, Odile Jacob, 2011.

F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*.

C. Eliacheff, *La fabrique de l'enfant transgenre*, Observatoire, 2022.

D. Lemler, *Répondre de sa parole*, Arcanes-ères.

I. Yalom, *Le bourreau de l'amour*.

Romans

J. Eugenides, *Middlesex*, Point, 2002 (auteur de *Virgin suicides*).

A. Ernaux, *L'événement*, Gallimard, 2000.

J. Maynard, *Où vivaient les gens heureux*, Philippe Rey, 2021.

Par Dimitri Lorrain

Dimitri Lorrain nous propose une réflexion à la croisée des champs des sciences humaines (philosophie en particulier) et de la psychanalyse. Il nous donne une lecture et des pistes de réflexion sur la place ou non-place de la parole dans la société, les institutions, les liens actuels, et met en lumière l'originalité de la psychanalyse au regard des discours ambiants.

Apports de la psychanalyse créative

Au regard de l'évolution contemporaine des discours et des mécanismes psychiques, j'aimerais ici insister sur un point qui me semble particulièrement important. Tout un ensemble de discours collectifs avancent de nos jours que la psychanalyse sous sa forme actuelle serait « dépassée » – souvent pour justifier sa minoration institutionnelle. Or cela ne me semble pas juste.

En effet, s'il s'avère que la psychanalyse a pu souvent être dénaturée et devenir dogmatique, et ainsi renier sa créativité fondamentale, cela n'est heureusement pas toujours le cas. Mais elle existe aussi de nos jours sous une forme rigoureuse et créative (ce qui est la même chose). Dans ce cas-là, je dirais qu'elle se centre sur la création d'un lien de parole qui ouvre à la création de la situation psychanalytique en tant que telle¹. Bien sûr, la psychanalyse ne se réduit pas à ce lien de parole, que je définis plus loin comme *désirant*, même si c'est là selon moi une dimension importante, pour faire advenir et se déployer le processus psychanalytique.

Sous cette forme, la psychanalyse élabore

sur les critiques qui lui sont adressées. De plus, elle remet au travail ses apports, afin de prendre en compte les subjectivités contemporaines.

Dès lors, la psychanalyse a une très grande efficacité subjectivante, comme nous le constatons en pratique. C'est le cas pour peu que le processus psychanalytique se mette en place, du fait d'un positionnement fécond du psychanalyste, dans le sens de la création du lien de parole et de la situation psychanalytique. Bref, la psychanalyse en soi n'est pas « dépassée », et il s'agit de mieux la faire connaître sous sa forme véritable, créative. Quitte à en faire, comme ici, l'éloge.

Dans ce cadre, la minoration institutionnelle actuelle de la psychanalyse acquiert à mon sens la signification suivante. Il s'agit, dans ces institutions, d'empêcher le lien de parole nécessaire au sujet, ne pas laisser exister la parole, et particulièrement pas le lien de parole ni la parole sous leurs formes psychanalytiques. Ce afin que la psychanalyse ne risque pas de sortir les sujets et les institutions de leurs routines, ni d'un ennuyeux confort. Ce confort étant lié à

¹ Ce que j'élabore ici se situe dans l'apport de Lacan et de sa relecture créative. Sur la création de la situation psychanalytique, voir particulièrement Lucien Israël, *Boîter n'est pas pécher*, Arcanes/ères, 2010 ; Jean-Richard Freymann, *Introduction à l'écoute*, Arcanes/ères, 2002 ; *La naissance du désir*, Arcanes/ères, 2005 ; *Eloge de la perte*, Arcanes/ères, 2015.

une logique d'adaptation et de sécurité, et au déploiement désubjectivant de la compulsion de répétition, qui vont de pair. Bref, la psychanalyse est institutionnellement souvent mise de côté pour ne pas qu'elle risque d'apporter du nouveau au niveau du lien de parole, et dès lors ni subjectivement ni collectivement². Voilà à mon sens la principale raison de la minoration institutionnelle actuelle de la psychanalyse. Ce même si, en même temps, la forme dénaturée, dogmatique, qu'elle peut parfois prendre, la dessert. Cela, bien sûr, il nous faut aussi le constater.

Sur le fond, nous avons ici affaire au *malaise dans la culture* – tel que Freud l'a problématisé dans son ouvrage du même nom –, et au malaise dans la culture sous sa forme contemporaine. Bref, nous avons affaire aux forces subjectives et collectives allant contre la subjectivation et contre le lien de parole et la parole en général. Ce malaise dans la culture, la psychanalyse permet de l'appréhender de manière *tragique*.

Il reste qu'au regard de ce que nous dit la tradition philosophique, ce rejet de la parole et du lien de parole, que nous constatons aujourd'hui, n'a rien de nouveau. Déjà, Levinas, en 1961, dans *Totalité et Infini*, posait les questions vertigineuses de l'« antilangage » et de la dystopie d'un « monde absolument silencieux ». En effet, considérant que « le monde est offert dans le langage d'autrui » – et donc dans le lien de parole avec l'autre –, Levinas repérait déjà dans nos sociétés une tendance vers le déploiement de l'« antilangage », du « monde absolument silencieux ». Ici, dit-il, « l'interlocuteur a donné

un signe, mais s'est dérobé à toute interprétation³ » – et à tout lien de parole.

Et j'aimerais en ce point insister sur le rejet du geste d'interprétation, alors que l'interprétation introduit du subjectif, du singulier, puisque le sujet s'y autorise de sa propre lecture, de sa propre parole, et du lien de parole, marqué par la séparation – par la perte –, qu'il a avec l'autre⁴.

Ici, nous dit encore Levinas, dans ce monde absolument silencieux, règne le « pur spectacle », la « pure objectivité », qui en son fond est un rire « ricanant », et qui relève du sarcasme et non de l'humour, un « rire qui cherche à détruire le langage⁵ ». En termes psychanalytiques : ici se déchaîne le surmoi en ce qu'il enjoint le sujet à se taire, à ne déployer ni parole ni lien de parole⁶.

Plus encore, dans une autre problématisation que celle de Levinas, Foucault, en 1970, avançait que, derrière la prolifération apparente des discours de surface, « il y a sans doute dans notre société (...) une profonde logophobie, une sorte de crainte sourde contre ces événements, contre cette masse de choses dites, contre le surgissement de tous ces énoncés, contre tout ce qu'il peut y avoir là de violent, de discontinu, de batailleur, de désordre aussi et de périlleux, contre ce grand bourdonnement incessant et désordonné du discours⁷ ». Le coup de génie de Foucault⁸ étant de montrer que cette logophobie trouve largement sa source dans les institutions, dans la manière dont les institutions en Occident sont historiquement, le plus souvent, construites et envisagées.

² Sur ce point, ce que dit Israël (*op. cit.*) n'a pas pris une ride.

³ E. Levinas, *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*, Livre de poche, 1991 (1961), p. 90-94.

⁴ Sur l'interprétation, je me permets de renvoyer à ma réflexion intitulée « Sur l'interprétation. Une lecture de « Le rabbin et le psychanalyste » de Delphine Horvilleur. <https://dimitrilorrain.org/2020/12/04/avec-delphine-horvilleur-sur-linterpretation-une-lecture-de-le-rabbin-et-le-psychanalyste-hermann-2020>

⁵ E. Levinas, *op. cit.*, p. 90-94.

⁶ Tel que le psychanalyste Didier-Weill, d'ailleurs en lecteur de Levinas, le montre. Voir A. Didier-Weill, *Les Trois temps de la loi*, Seuil, 1995.

⁷ M. Foucault, *L'ordre du discours*, Gallimard, 1971, p. 92-93. La leçon a été prononcée en 1970.

⁸ De ce Foucault-ci, qui n'est pas le Foucault plus tardif. Ce dernier insiste plutôt sur la manière dont ce qu'il appelle le « pouvoir » fait parler. Autant de problématisations fécondes, d'hypothèses de travail différentes et donnant à élaborer la complexité des choses.

Ainsi, ces deux grands philosophes, de deux manières tout à fait différentes, ont repéré dans l'histoire de nos sociétés occidentales le rejet de la parole, que Foucault a situé au niveau institutionnel et collectif. Et nous pouvons constater de nos jours le fait que cette logophobie, et le rejet du lien de parole qui va de pair, se déploient de manière encore plus extensive qu'à leur époque, particulièrement dans ce que l'on appelle le champ du soin psychique.

Rien d'antimoderne dans mon propos. A mon sens, dans l'histoire de l'Occident, la logophobie est plus ou moins dominante suivant les époques, cela fluctue. L'œuvre de Foucault – même si je ne le suivrais pas sur tout, particulièrement concernant la psychanalyse – aide à appréhender sa logique et à en faire l'histoire⁹. Plus encore, c'est à mon sens en bonne partie la logique institutionnelle dominante dans nombre d'institutions contemporaines, liée aux relations de pouvoir, qui déploie cette logophobie, qui réprime la parole et le lien de parole. De plus, cette logique institutionnelle logophobe, existante à l'époque de Levinas et de Foucault – mais aussi de Lacan –, s'est bien depuis étendue, pour s'étendre à nombre de champs qui lui échappaient¹⁰.

Ainsi, l'accélération de nos rythmes d'existence¹¹, liée à cette logique institutionnelle, arrive dorénavant souvent (pas toujours heureusement, car il existe des institutions où la parole peut exister et se déployer) à imposer une accélération de notre relation au langage, un court-circuitage de la parole, et ainsi à empêcher toute durée – tout après-coup – permettant la parole et le lien de parole.

Et face à cette logophobie et face à ce défaut de lien de parole¹², lorsque, dans la cure,

le psychanalyste pose un lien de parole et qu'il donne la parole au patient, il arrive régulièrement (pas toujours bien sûr) que la parole surgisse, spontanément, et que, dans la cure, pour peu que le psychanalyste se positionne créativement en ce sens, il soit possible d'en faire une demande et une parole au sens psychanalytique.

Mais quelles sont les caractéristiques du lien de parole que gagne à poser le psychanalyste, afin de créer la situation analytique ? Eh bien, je dirais que ce peut être un lien de parole *désirant*, car marqué par la perte, mais aussi par le nouage désirant entre le réel, le symbolique et l'imaginaire. En somme, le désir de désir – et le désir de parole – du psychanalyste pose et propose un *lien de parole* désirant qui en appelle au désir et à la parole du patient, et au fait que la parole du patient soit désirante – et donc en premier lieu marquée par l'écart entre le manifeste et le latent.

Dans ce lien de parole désirant, l'écoute du psychanalyste ouvre au déploiement du désir, du latent, dans la parole du patient, ou bien, si nécessaire, à la naissance du désir, du latent, dans celle-ci. Elle ouvre à une singularisation de la parole et à une richesse symbolique, poétique, de celle-ci, ainsi qu'au nouage (ou à l'articulation sinthomale) entre le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Ici, dans ce lien de parole désirant que (pro) pose le psychanalyste, l'écoute de celui-ci ouvre, du côté du patient, au déploiement d'une demande – la demande allant toujours dialectiquement avec le désir. Elle ouvre au fait que la parole du patient déploie une demande au sens psychanalytique, fondatrice du processus de la cure.

Plus encore, le phénomène contemporain du défaut et du rejet de lien de parole dans les institutions, je crois que c'est quelque chose que

⁹ C'est une longue histoire que le rejet du langage et de la parole : pour d'autres éléments concernant cette histoire, voir aussi l'admirable ouvrage du linguiste allemand J. Trabant, *Humboldt ou le sens du langage*, Mardaga, 1992.

¹⁰ Sur l'institution contemporaine, voir les réflexions de R. Gori, par exemple *La Fabrique des imposteurs*, Les liens qui libèrent, 2013.

¹¹ B. Stiegler, Dans la disruption, *Les liens qui libèrent*, 2016 ; H. Rosa, *Accélération*, La Découverte, 2010.

¹² Sur cette question du lien de parole et du défaut de lien de parole, j'élabore aussi sur la réflexion de Winnicott. Winnicott parle pour sa part de « déprivation » concernant ce que j'appelle le défaut de lien de parole. Voir par exemple *Jeu et réalité*, Gallimard, 2002.

beaucoup de nos contemporains appréhendent. Avec la dite « crise du Covid », s'est en effet à mon sens révélé au grand jour le fait que les institutions contemporaines rejettent la parole et le lien de parole. Et cela est maintenant allé si loin en ce sens que, par contrecoup, les demandes de parole, de lien de parole, affluent. En effet, culturellement, il faut à mon sens noter qu'une bonne partie de nos contemporains refusent la logophobie, refusent le défaut de lien de parole. J'en veux pour preuve les éléments suivants. Avant tout, les demandes aux « psys », et particulièrement aux psychanalystes, affluent. L'intérêt en France pour la série « En Thérapie », malgré ses imperfections, témoigne aussi de cela. Plus encore, nombre de revendications contemporaines sous leurs formes ouvertes et démocratiques¹³, particulièrement les revendications féministes ou liées au mouvement LGBTQIA+, sont aussi le plus souvent liées (comme elles le disent d'ailleurs elles-mêmes très régulièrement) à un refus du défaut et du rejet de la parole et du lien de parole dominant dans les institutions.

Mais, pour en revenir plus généralement aux nouvelles formes de mécanismes psychiques et de discours, il me semble que, parmi les différents facteurs contemporains expliquant ces formes nouvelles de mécanismes psychiques et de discours, pèsent à mon sens particulièrement deux éléments : le fait que le lien de parole est très souvent (pas toujours heureusement) empêché dans les institutions, parce que la logophobie y règne ; mais aussi l'appréhension par nombre de nos contemporains concernant ce défaut de lien de parole et cette logophobie. C'est un point

important à relever cliniquement, il me semble, pour nous positionner dans le bon sens. Car si nous partons de cela, nous pouvons il me semble alors appréhender le fait que, si le psychanalyste se positionne dans le sens de la création d'un lien de parole désirant (qui est donc à mon sens régulièrement – et donc pas toujours – souhaité par les patients en quête d'un lien de parole), eh bien les choses peuvent s'ouvrir, et même qu'elles s'ouvrent assez régulièrement, dans le sens de la création de la situation psychanalytique. Ainsi, telle que je l'envisage, la psychanalyse, pour tragique, relève d'un optimisme tragique, malgré tout.

Pour ma part, je vois dans les nouvelles formes de discours et de mécanismes psychiques, une nouvelle forme de demande¹⁴, et même une nouvelle forme de possibilité de demande. À mon sens, cela implique, du côté du psychanalyste, une forme renouvelée de l'écoute psychanalytique¹⁵, positionnée dans le sens de la création du lien de parole désirant et de la création de la situation analytique.

C'est en ce sens que, comme le pointe le titre de ce texte, j'ai voulu ici insister sur les apports de la psychanalyse créative telle que je la conçois. J'ai ainsi voulu insister sur le fait que, sous sa forme créative, le psychanalyste peut travailler dans le sens de l'émergence, en une rencontre fondatrice¹⁶, du lien de parole désirant entre le psychanalysant et le psychanalyste, et donc sur la création de la situation psychanalytique. Alors, comme l'expérience de la cure permet de le constater et de l'éclairer, la psychanalyse a une grande efficacité subjectivante¹⁷.

¹³ Il existe aussi des revendications contemporaines prenant une forme fermante, avec ses excès problématiques – ce qui à mon sens d'ailleurs sans doute reconduit une forme de logophobie. Sur cette question des revendications contemporaines, dans leur apport démocratique et leur complexité, voir Benjamin Lévy, *L'ère de la revendication*, Flammarion, 2022.

¹⁴ J'élabore ici sur les récentes réflexions d'André Michels. Ainsi lors de la soirée de l'ASSERC « De la clinique psychanalytique à venir. Comment la concevoir ? », Strasbourg, le 25.2.22.

¹⁵ Toujours comme nous y invite André Michels.

¹⁶ Sur cette rencontre fondatrice, Lucien Israël a des pages fort éclairantes lorsqu'il parle de la « rencontre symbolique », dans *Boiter n'est pas pécher*, *op. cit.*

¹⁷ La question est alors de savoir comment l'on peut penser plus en détails ce lien de parole désirant, et comment l'on peut envisager la création du lien de parole désirant, et donc de la situation psychanalytique. C'est de cette question dont je traiterai, comme de notre situation discursive et psychique contemporaine, dans deux textes à venir, l'un dans la Lettre de la FEDEPSY, et l'autre sur le site de la FEDEPSY.

Par Hervé Gisie

Mathématiques \diamond Psychanalyse

Une invitation au travail

La scientificité de la psychanalyse est une question qui a suscité, et suscite encore, d'importants débats. On se souviendra qu'en 2013, Moustapha Safouan dans son livre *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*¹ y avait apporté ses réflexions et des prises de position tranchées à ce stade de son parcours. Questionné de façon plus précise à propos d'une éventuelle distinction entre psychanalyse thérapeutique et psychanalyse didactique, il évoquait que la question du désir qui se situe là serait venue à Lacan à un moment où il voulait une transmission scientifique de la psychanalyse, à une époque où il croyait que la psychanalyse était transmissible scientifiquement. On comprendra mieux sa déception quant aux résultats attendus de la passe, dont la procédure visait à la production d'un savoir sur « le désir qui fait l'analyste ». Que cette expérience soit un échec, au sens de l'échec de l'attendu d'un savoir sur un désir, ne veut pourtant pas dire que le désir de l'analyste ne réponde à un certain nombre de critères pour dire qu'une analyse a un peu été opératoire et qui font partie de critères éthiques.

Lacan avait un rêve, un rêve éveillé comme nous tous, au sens d'une réalisation d'un désir : un vœu, un *Wunsch*. C'est le rêve du psychanalyste en mathématicien². Il semble bien qu'il avait l'ambition d'extraire du discours analytique quelque chose qui aurait à voir avec les réels mathématiques. Il s'était ainsi rendu familiers certains objets topologiques (bande de Möbius, cross-cap, bouteille de Klein, nœuds borroméens etc.) et les maniait très bien mais de manière intuitive. Il a eu l'espoir de pouvoir transférer les propriétés que l'on pourrait démontrer sur ces objets dans le discours analytique et il y a cru suffisamment pour consacrer les dernières années de sa vie à la pratique des nœuds. Avec ses mathèmes, ses diagrammes, sa topologie, ses nœuds borroméens, visait-il de mettre le réel de l'inconscient en formules ou en symboles, visait-il un réel qui pourrait s'écrire, s'inscrire et se lire dans une transmission totale ?

Son rêve fut un pari en acte pour lequel il a payé de sa personne et de sa jouissance, de la souffrance de

¹ M. Safouan, *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Vincennes, éditions T. Marchaise, 2013.

² J.-A. Miller, « Un rêve de Lacan », *Le réel en mathématiques. Psychanalyse et Mathématiques*, Agalma, 2004.

l'inventeur, et de ses symptômes. Son rêve n'était cependant pas logiciste, au sens de la logique classique, bien loin de Frege et de son idéal de langue parfaite débarrassée de toute équivocité où chaque concept aurait une dénotation univoque.

Après la césure que constitue le séminaire XI où la question du réel s'affirme de plus en plus à partir du réel pulsionnel, on assiste à l'émergence d'un nouveau discours. Et ce, pourrait-on dire, avec un nouvel amour, un nouveau transfert, pour un nouveau type d'Autre, qui s'articule à la visée de Lacan d'un au-delà de la traversée du fantasme en fin d'analyse – l'analyste en tant qu'il produit un discours ouvre par ailleurs de nouvelles perspectives du côté d'une appréhension de la fin d'analyse comme création d'un nouveau discours.

Dès le Séminaire XII, il s'attachera, entre autres, à montrer que la logique du signifiant, défini comme étant ce qui représente le sujet pour un autre signifiant (par opposition au signe), ne peut pas relever de la logique classique qui se fonde sur trois piliers, dont l'un d'eux est le principe du *tiers exclu* qui fait partie de la logique depuis Aristote. Pour le dire rapidement, ce principe du *tiers exclu* affirme la disjonction : une proposition P est vraie ou fausse, sans qu'il y ait la possibilité d'une position tierce entre les deux, c'est pour cela que l'on parle de *tiers exclu*. Autrement dit : pour toute proposition P, P est vraie ou (non P) est vraie. Il est aussi équivalent à l'implication de la double négation : non (non P) revient à P que l'on note en écriture formelle : $\neg(\neg P) \Rightarrow P$.

Ce formalisme a ses limites, on le sait, ne serait-ce qu'en parcourant brièvement l'histoire des mathématiques. Il a, en son temps, donné lieu à une

abondante littérature, à commencer par le célèbre échange de lettres entre Russel et Frege, concernant ce qu'ils appellent « La contradiction » : paradoxe de l'ensemble des ensembles qui ne s'appartiennent pas eux-mêmes, qui va provoquer un véritable séisme et faire vaciller les fondements de la théorie des ensembles ; paradoxe du menteur et leurs variantes, qui se développeront par la suite jusqu'aux théorèmes d'incomplétude de Gödel. On pourra se référer à ce sujet à Jean-Yves Girard dans son cours de logique *Le point aveugle*, tome 1, septembre 2006 qui a le mérite d'avoir réuni sous un formalisme unique les diverses formes que prend ce qu'on peut désigner à juste titre comme un « trou du symbolique ».

Lacan s'orientera vers la logique intuitionniste (qui récuse le *tiers exclu*) dont nous pouvons déjà trouver les prémisses chez Kronecker lorsqu'il résiste à la théorie des ensembles de Cantor et sa découverte fondamentale selon laquelle il existait deux types d'infini au moins, le dénombrable et le continu. Plus tard, la logique intuitionniste s'affirmera davantage au début du XXe avec la découverte des antinomies (contemporaine de la découverte de l'inconscient par Freud) qui sembla donner raison à Kronecker, et avec la position de Brouwer qui, contrairement au formalisme de Hilbert, soutiendra que la théorie mathématique relève du langage – nécessairement ambigu dit-il !

La position de Brouwer semble en effet pouvoir nous donner quelques accès précieux aux questions logiques que Lacan soulève dans le Séminaire XX, *Encore*. Lacan connaissait l'intuitionnisme de Brouwer et il s'est manifestement appuyé sur certains résultats intuitionnistes pour écrire ses

formules de la sexuation et avancer ses hypothèses sur la fonction phallique³ $\Phi(x)$, mais sans s'y arrêter davantage dans la suite de son enseignement.

Pour en revenir à la logique du signifiant à laquelle nous convoque Lacan, elle semble bien être du côté de l'intuitionnisme, en ceci qu'elle récusé le *tiers exclu* et nous préserve de toute constitution d'un espace littéral biface (non mœbien,).

Pour Jean Brini (physicien et psychanalyste), il est important d'insister sur le tiers cas, récusation du *tiers exclu*, débusqué par Brouwer dans les mathématiques de l'infini car il dépasse largement la logique mathématique pour s'appliquer aussi bien partout où des ensembles infinis sont en jeu, et tout particulièrement dans le domaine de la logique du signifiant. Partout où une logique binaire est à l'œuvre – c'est-à-dire quand même en bien des points de notre espace social et culturel – nous pouvons soupçonner et donc tenter de repérer une utilisation abusive du principe du *tiers exclu* qui conduit, comme on le sait, à la haine, au racisme sous toutes ses formes et à la destruction.

Après la célèbre affaire Sokal et Bricmont qui a pour origine la publication du livre *Impostures intellectuelles*, un grand nombre de scientifiques, notamment des mathématiciens, partageaient l'idée que Lacan n'était qu'un histrion farfelu au

style baroque, jouant de toutes les ressources de la langue, loin de la réduction que demanderait une mathématisation. Son enseignement était alors perçu comme quelque chose qui relève davantage d'un phénomène de mode intellectuelle que d'une authentique pensée rigoureuse.

Un dialogue reste toutefois possible et souhaitable. La très récente publication du livre *À l'ombre de Grothendieck et de Lacan – Un topos sur l'inconscient* en est une illustration. Cet ouvrage est un dialogue issu de la rencontre lumineuse entre Alain Connes (mathématicien, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, Médaille Fields en 1982) et Patrick Gauthier-Lafaye (psychanalyste et psychiatre à Strasbourg).

Je tiens ici à remercier chaleureusement Patrick Gauthier-Lafaye qui a immédiatement accepté avec grand enthousiasme de nous présenter ci-dessous cet ouvrage. Je profite encore de cette occasion pour inviter toutes les personnes qui seraient intéressées par ces questions à se manifester de façon à pouvoir organiser une réunion de travail avec Patrick Gauthier-Lafaye, et Alain Connes qui serait disposé à venir à Strasbourg.

³ J. Brini, « Topologie et logique, Remarques à propos de la fonction $\Phi(x)$ », *La revue lacanienne*, Toulouse, éré, 2008.

Par Patrick Gauthier-Lafaye

À l'ombre de Grothendieck et de Lacan Un topos sur l'inconscient

Alain Connes, Patrick Gauthier-Lafaye
Odile Jacob, Paris, mai 2022

Ce livre est l'histoire d'une rencontre entre un mathématicien, Alain Connes, et un psychanalyste et qui n'ont pas eu peur d'échanger, sans parti pris, des idées sur leurs disciplines et ont rapidement dû constater qu'existaient de nombreux points de convergence entre elles.

En rapport avec l'écriture d'un nouveau livre, je me trouvais à Cerisy-La-Salle pour assister à un colloque ayant pour thème : « *Les autres noms du temps* ». Ce colloque m'a donné l'occasion de rencontrer Alain Connes, qui faisait partie des intervenants, et de lui poser une question, à mes yeux essentielle, permettant d'imaginer un avenir à la psychanalyse : existe-t-il ou pas l'équivalent du Nom-du-Père en mathématiques, garantissant qu'une équation n'est pas folle ? « Oui, les mathématiques archaïques » me répondit-il aussitôt. À ma demande, il m'expliqua longuement ce qu'étaient ces mathématiques archaïques.

Le Nom-du-Père/les mathématiques archaïques, une conversation commençait, qui dure encore. Puis j'ai eu l'occasion de lui demander ce qu'il pensait de l'écriture des formules de la sexualité telles que Lacan les a établies dans son Séminaire « *Encore* ».

À la suite de la publication du livre de Bricmont

et Sokal *Impostures intellectuelles*, Alain Connes avait l'idée, partagée alors par beaucoup de scientifiques, que l'enseignement de Lacan relevait plus d'un phénomène de mode intellectuelle dépassé, sans doute amusant pour ses adeptes, que d'une authentique pensée rigoureuse.

Pourtant il a bien voulu les étudier et m'a répondu quelque temps après que ces formules n'avaient pour lui de sens que si on pouvait lire la partie droite, celle du féminin, en utilisant la logique intuitionniste. Comme je ne comprenais pas, il m'a expliqué longuement ce qu'était cette logique. Pour cela, il est parti d'exemples simples de situations dans lesquelles intervient la logique intuitionniste.

Ainsi, dans la logique classique, la négation de la négation d'une proposition équivaut à la proposition de départ. Mais dans la logique intuitionniste, il n'est plus vrai que la négation de la négation d'une proposition soit équivalente à celle-ci. Elle l'inclut mais peut être strictement plus grande ! Étonnement de ma part, mais il m'en fit une démonstration mathématique à la fois simple et brillante qui ne pouvait qu'emporter l'adhésion.

Pour donner un sens à la partie droite du tableau, m'expliqua-t-il, il fallait utiliser la logique

intuitionniste et l'appliquer à Φ ! Et l'on voit immédiatement que la proposition « non-non Φ » est plus grande que Φ ! Cela me permit de comprendre plus profondément et *en logique* (c'est là le point intéressant, car il permet d'éliminer l'abord idéologique sur le sujet !) ces énoncés de Lacan : « La femme n'existe pas » et « il n'y a pas de rapport sexuel » ou le concept de « jouissance Autre » qui appartient au féminin.

Comprendre en logique, répétons-le, ces équations nées de l'observation clinique fine qui était celle de Lacan, ne garantit pas d'entendre vraiment cette clinique mais c'est, à minima, nous permettre de la penser à partir d'une base solide qui nous impose de ne pas dévier dans des dérives oiseuses, fussent-elles jugées par nous plus séduisantes ou plus acceptables. Tenant compte de cette logique intuitionniste et de ses conséquences possibles sur l'idée que nous nous faisons de l'inconscient, notre conversation s'est poursuivie et, très naturellement, Alain Connes en est venu à me parler des topos de Grothendieck dans lesquels les deux logiques, la logique classique et la logique intuitionniste, sont à l'œuvre. Mon ignorance sur le sujet étant d'emblée annoncée profonde, il se mit en devoir de m'expliquer cette découverte des topos par Grothendieck, au moins par rapport à ce qui lui paraissait pouvoir m'être utile en fonction de ce que je lui racontais de notre façon de « théoriser » notre clinique. Il l'illustra en utilisant l'image, très parlante et permettant facilement d'en avoir une représentation mentale, de « la scène » et des « coulisses ».

Les nombreuses discussions que nous avons eues à ce sujet nous ont fait proposer la formule : « l'inconscient est structuré comme un topos » comme complétant et développant celle de Lacan : « l'inconscient est structuré comme un langage ». Cette proposition n'est pas une révolution mais permet, peut-être, qu'évolue notre idée de l'inconscient. Une connaissance minimale

de ce qu'est un topos de Grothendieck, qui n'est pas un « produit dérivé » de la topologie, nous permet de penser de façon autre que celle utilisée habituellement les problèmes posés par certaines manifestations de l'inconscient. Insistons sur le fait que notre façon « classique » d'analyser ces manifestations, sans perdre de sa pertinence en ressort au contraire aiguisée.

Notre proposition vise donc à compléter notre compréhension de l'inconscient en étendant son domaine et, me semble-t-il, en rejoignant le plus profond et le plus révolutionnaire de la pensée freudienne. Les topos de Grothendieck, en permettant d'adopter des points de vue relevant de logiques différentes à l'œuvre dans ces topos apportent ainsi un éclairage nouveau sur certains problèmes récurrents qui se posent à nous dans notre pratique. Mais n'est-ce pas ce que Lacan et plus encore Freud nous ont toujours appris : avoir un regard neuf et aussi éclairé que possible sur l'inconscient et ses manifestations ?

Bien sûr, pour faire connaissance avec ces topos et éviter l'accusation de syncrétisme qui disqualifie aussitôt les psychanalystes dès qu'ils empruntent des idées à d'autres domaines que celui qui leur est arbitrairement adjugé, il convient de le faire avec un mathématicien très à l'aise dans ce monde des topos et désireux de partager son savoir avec nous. Cela demande un vrai travail de sa part et du nôtre, tant il est rare que nous ayons une culture mathématique et logique au niveau qu'exige ce monde des topos... qui est pourtant celui que nous fréquentons tous les jours.

Au courant de cette difficulté qui peut sembler majeure, cela n'a pas découragé Alain Connes qui a utilisé des trésors de pédagogie pour nous faire partager son enthousiasme concernant les topos de Grothendieck et ainsi nous aider à mieux comprendre certaines idées exprimées par Lacan.

De là est né *À l'ombre de Grothendieck et de Lacan*.



©Les îles Borromées - Nœud borroméen sur vase / C. Weisgerber (2018)

De l'été à la rentrée...

C'est l'été !

Le soleil caresse la peau, de sa douceur parfois à sa morsure cruelle - refuge alors de l'ombre des parcs, de la brise en terrasse... Parfums de chaises longues, de livres ouverts, de regards perdus à l'horizon.

À se demander, comment des hommes ont le cœur à faire la guerre, en été ?.. Douceurs et violences de l'humain ne se calquent pas sur la météo. Dans la collision des données contraires de la réalité, nous essayons de continuer à penser.

En attendant nos rendez-vous de la rentrée :

- Jean-Richard Freymann annonce le thème de son séminaire 2022/2023 : « **Du symptôme au sinthome. Petite histoire des pulsions freudiennes, à partir de l'oeuvre de Philip Roth (*Portnoy et son complexe*¹, *Pourquoi écrire ?*²) et de Joyce** ». Vous pouvez d'ores et déjà vous plonger dans la lecture !..
- pour ceux qui ne sauraient attendre la rentrée, Jean-Richard Freymann met à votre disposition les enregistrements de son séminaire de l'année 2021/2022, sur le thème : « Les modalités des fins d'analyse aujourd'hui dans l'actualité » et préparation du prochain congrès de la FEDEPSY « Traumatismes, Mythes et Fantasmés » (réservé aux membres de la Fedepsy, sur demande par mail à l'adresse fedepsy@wanadoo.fr)
- si l'inspiration vous vient d'écrire et/ou de faire écho à des lectures personnelles, des séminaires, des spectacles, des festivals..., vous pouvez nous faire parvenir vos propositions de textes (à l'adresse fedepsy@wanadoo.fr)

La réunion de rentrée aura lieu à 20h le mercredi 28 septembre 2022 par Zoom (inscription à l'adresse fedepsy@wanadoo.fr : vous recevrez le lien de connexion la veille de la réunion).

Les activités et séminaires reconduits figurent dans les pages suivantes : d'autres activités seront annoncées à la rentrée (faites-nous parvenir vos suggestions).

Le Diplôme Universitaire « Bases conceptuelles des psychothérapies analytiques » (enseigné sur un cycle de deux années universitaires) démarre à la rentrée son nouveau cycle 2022/2024 : c'est le moment de vous inscrire ! Vous trouverez page suivante une présentation succincte (informations complémentaires et inscription sur demande à l'adresse pia.henni@chru-strasbourg.fr).

¹ P. Roth (2017), *Portnoy et son complexe (Portnoy's complaint)*, de Philip Roth, traduit de l'anglais (États-Unis) par Henri Robillot, Gallimard, 1970.

² P. Roth (2017), *Pourquoi écrire ? (Why Write ?)*, de Philip Roth, traduit de l'anglais (États-Unis) par Lazare Bitoun, Michel et Philippe Jaworski et Josée Kamoun, Gallimard, coll. « Folio », 2019.

Diplôme Universitaire

Bases conceptuelles des psychothérapies analytiques

Année universitaire 2022/2024

Objectifs du programme

Les professions de santé, quel que soit le champ de leur pratique (organique, psychiatrique, psychologique, médico-social...) mettent en jeu la parole comme modalité spécifiquement humaine de relation. Ce diplôme universitaire se donne comme objectif d'enseigner les outils conceptuels minimaux de la psychanalyse. Ceci suppose qu'ils soient systématiquement restitués dans leur contexte épistémologique autant celui de leur genèse que celui de leur actualité. Ainsi, la finalité du diplôme universitaire consiste à préciser et définir le contenu des psychothérapies dites analytiques et leurs visées.

Informations diverses

Diplôme en 2 ans.

Examens :

En fin de 1^{ère} année, une réunion de bilan est réalisée en présence des coordonnateurs du diplôme.

En fin de 2^{ème} année l'examen se compose de 8 questions notées sur 20 (une moyenne sur 20 sera calculée) et d'un oral également noté sur 20. Il y a deux sessions en juin et en septembre.

Mémoire : Rédaction d'un mémoire de 20 pages minimum.

Contact(s)

Responsable : Pr Gilles Bertschy

pia.henni@chru-strasbourg.fr et myriam.riegert@chru-strasbourg.fr;

gilles.bertschy@chru-strasbourg.fr ou tél. : 03 88 11 54 40

Coordonnateurs : Dr Jean-Richard FREYMANN, Dr Myriam RIEGERT et Dr Guillaume RIEDLIN

Date limite d'inscription : septembre 2022

Informations complémentaires et programme détaillé sur demande à pia.henni@chru-strasbourg.fr

Les séminaires sont ouverts aux membres de la FEDEPSY. APERTURA et CAFER sont des organismes en lien avec la FEDEPSY qui proposent un catalogue de formations à la journée ou en soirée. ASSERC est une association en lien avec la FEDEPSY : elle propose un cycle de conférences, présentations cliniques et groupes cliniques.

Séminaire de Jean-Richard Freymann « Du symptôme au sinthome. Petite histoire des pulsions freudiennes, à partir de l'oeuvre de Philip Roth (*Portnoy et son complexe, Pourquoi écrire ?*) et de Joyce »

Animé par : Jean-Richard Freymann

Dates et horaires : reprise en janvier 2023.

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : envoyer un mail au secrétariat de la FEDEPSY : fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : Le programme est envoyé avec le lien ZOOM.

Séminaire « Introduction à la psychanalyse »

Animé par : Nicolas Janel et Julie Rolling

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : envoyer un mail au secrétariat de la FEDEPSY : fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : Le programme est visible sur le site de la FEDEPSY dans la partie « Agenda à venir ».

Séminaire « Psychanalyse et mythe »

Animé par : Guillaume Riedlin et Martin Roth

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : envoyer un mail au secrétariat de la FEDEPSY : fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : Ce séminaire s'inscrit dans le cadre de la préparation du congrès de la FEDEPSY « Traumatismes, Mythes et Fantômes ». Séminaire de recherche analytique, il s'agit de faire résonner, au gré des présentations et discussions, les discours qui nous constituent en laissant apparaître leur dimension manifeste et latente. Ce séminaire est ouvert à celles et ceux qui souhaitent, avec nous, introduire un temps dans la précipitation, un écart dans les discours ambiants, un échange face aux sidérations. Martin Roth et Guillaume Riedlin

Séminaire « La consultation avec l'enfant »

Animé par : Eva-Marie Golder, Frédérique Riedlin, Julie Rolling et Martin Roth.

Dates et horaires : à venir

Lieu : bibliothèque de la Clinique psychiatrique

Modalités d'inscription : envoyer un mail au secrétariat de la FEDEPSY : fedepsy@wanadoo.fr

Présentation : Bibliographie (à lire en amont des séances) :

Ortigue M-C. et Ortigue R., *Comment se décide une psychothérapie d'enfant ?* (1986), éditions

Heures de France, 2005

Golder E-M., *Au seuil de la clinique infantile*, éditions érès, 2013

Mannoni M., *L'Enfant, sa « maladie » et les autres*, Seuil, 1967

Séminaire « Abords de Lacan »

Animé par : Marc Lévy, Yehiel Mergui et Claude Ottmann

Dates et horaires : tous les 1ers lundis du mois à 20h30 sauf exception.

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : contacter Marc Lévy : 06 95 59 48 59 / marc.levy4@yahoo.fr

Présentation : Poursuite de la lecture du séminaire « L'éthique de la psychanalyse » puis du séminaire « Le transfert ».

Séminaire « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse – Les positions subjectives de l'être »

Animé par : Hervé Gisie

Dates et horaires : ce séminaire a lieu un mardi par mois à 20h30

Lieu : Colmar (présentiel)

Modalités d'inscription : contacter Hervé Gisie : 06 88 23 06 71

Séminaire « Apports de Lacan au champ psychanalytique »

Animé par : Martine Chessari

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : contacter Martine Chessari : mchessari@free.fr

Présentation : Le séminaire est consacré à l'élaboration de la conceptualisation lacanienne dans le contexte et la temporalité de 1964, et qui s'attache au retour et à la réécriture des fondamentaux. Cette année, nous commencerons le chapitre sur le regard et le travail de préparation se fait par un essai d'écriture de chacun, en introduction aux échanges dans le groupe.

Séminaire « Les pulsions et leur devenir dans la clinique »

Animé par : Liliane Goldsztaub

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : contacter Liliane Goldsztaub : dali.gold@wanadoo.fr

Présentation : Ce séminaire s'adresse aux membres de la FEDEPSY notamment aux psychologues et aux psychanalystes qui démarrent dans leur pratique.

Séminaire « L'inconscient, c'est le politique »

Animé par : Yves Dechristé et Daniel Humann

Dates et horaires : Les séances ont lieu le 4^e mercredi de chaque mois à 20h.

Lieu : Colmar (présentiel)

Modalités d'inscription : contacter Yves Dechristé : yves.dechriste@ch-colmar.fr ou Daniel Humann : daniel_humann@hotmail.fr

Présentation : L'argument a été envoyé avec la Lettre de la FEDEPSY de novembre 2021. Vous retrouvez ce document sur le site dans « Actualités de la FEDEPSY ».

Séminaire « Freud à son époque et aujourd'hui »

Animé par : Dimitri Lorrain

Ce séminaire reprendra en janvier 2023. Le programme sera communiqué ultérieurement.

AUTRES ACTIVITÉS

Atelier d'écriture

Animé par : Marie-Noëlle Wucher

Dates et horaires : à venir

Lieu : par ZOOM

Modalités d'inscription : contacter Marie-Noëlle Wucher : marienoellewucher5@gmail.com

Présentation : Pour la 4^e année de suite, un atelier d'écriture est proposé à la FEDEPSY. Nous travaillerons les grands genres littéraires : poésie,

nouvelles, roman, contes et théâtre. Nous écrivons ensemble pour partager une passion commune qu'est l'écriture créative et la littérature et créer à travers les lectures le plaisir d'écrire et le dialogue entre l'animatrice et les participants et entre les participants entre eux.

Cabinet de lecture

Animé par : Frédérique Riedlin avec Sandra Baumlin, Tony Ettedgui, Stéphane Muths et Pauline Wagner.

Dates et horaires : à venir

Lieu : à venir

Modalités d'inscription : contacter Frédérique Riedlin : frede_riedlin@yahoo.fr

Présentation : Le travail commencé l'an dernier se poursuit autour de 3 axes :

- rédaction de courts textes par les participants en écho aux effets de leurs lectures
- recherche et travail autour de la correspondance de Freud
- « psychanalyse en extension » : organisation de soirées ouvertes à d'autres disciplines autour de thèmes avec possibilité de temps de lecture à haute voix. Les thèmes envisagés sont « La question de la narration dans la clinique actuelle du psychotrauma notamment avec les adolescents » et « Du Monde d'hier à l'(im)monde d'après : penser les moments de bascule »

APERTURA

Prochaines formations APERTURA :

« **Quelles croyances font références ?** »

Vendredi 14 octobre 2022

Cette formation a lieu par ZOOM sur une journée : **9h-12h30 / 14h-17h**)

« **Amours et érotisation** »

Mercredi 23 novembre 2022

Cette formation a lieu par ZOOM sur une journée : **9h-12h30 / 14h-17h**)

Renseignement et inscription :

arcanes.apertura@wanadoo.fr / 03 88 35 19 93
(mardi après-midi et mercredi) /
www.apertura-arcanes.com

ASSERC

Les activités (conférences, groupes cliniques, séminaires) reprendront à la rentrée. Le programme complet sera à retrouver sur le site de la FEDEPSY.

Contact et renseignement : Mme Danielle Hoblaingre : asserc@orange.fr

CAFER

Les dates des sessions seront communiquées ultérieurement.

Les sessions auront lieu par ZOOM le jeudi de 18h à 22h.

Les thèmes abordés seront les suivants :

- « Les thérapeutiques du burn-out »
- « Le médecin et le thérapeute face aux violences »
- « Comment préserver la relation médecin-patient dans les téléconsultations ? »
- « Education thérapeutique et psycho-éducation »

Contact et renseignement : cafer.contact@gmail.com

Vous trouverez aussi sur le site de la FEDEPSY des informations concernant les activités de l'association « A propos » à Metz et de l'association « A la rencontre de la psychanalyse » à Besançon, ces associations sont membres de la FEDEPSY.

N'hésitez pas à consulter régulièrement le site pour les informations sur les activités en France et à l'étranger.



www.fedepsy.org

16 Avenue de la Paix-Simone Veil - 67000 Strasbourg
Secrétariat : fedepsy@wanadoo.fr - 03 88 35 24 86 (mardi matin et jeudi)